

UNIVERSITÉ DE FRANCE

SÉANCE SOLENNELLE DE RENTRÉE
ET DISTRIBUTION DES PRIX
DE
L'ÉCOLE SUPÉRIEURE
DE PHARMACIE
DE PARIS,

Le 14 Novembre 1887.



PARIS

IMPRIMERIE DELALAIN FRÈRES

1 ET 3, RUE DE LA SORBONNE

1887



UNIVERSITÉ DE FRANCE

SÉANCE SOLENNELLE DE RENTRÉE

ET DISTRIBUTION DES PRIX

DE

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHARMACIE DE PARIS.

Le 14 Novembre 1887.



PARIS

IMPRIMERIE DELALAIN FRÈRES

1 ET 3, RUE DE LA SORBONNE

1887

ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHARMACIE DE PARIS

ADMINISTRATION

MM. G. PLANCHON, Directeur. ✻, ✿ I.
A. MILNE-EDWARDS, Assesseur. Membre de l'Institut. O ✻, ✿ I.
E. MADOULÉ. Secrétaire, ✿ I.

PROFESSEURS.

MM. A. MILNE-EDWARDS, O ✻, ✿ I. . .	Zoologie.
PLANCHON, ✻, ✿ I.	Matière médicale.
RICHE, O. ✻, ✿ I.	Chimie minérale.
JUNGFLEISCH, ✻, ✿ I.	Chimie organique.
LE ROUX, ✻ ✿ I.	Physique.
BOURGOIN, ✻, ✿ I.	Pharmacie galénique.
BOUCHARDAT, ✿ A.	Hydrologie et minéralogie.
MARCHAND, ✿ I.	Cryptogamie.
PRUNIER, ✿ A.	Pharmacie chimique.
GUIGNARD, ✿ A.	Botanique.
MOISSAN, ✻, ✿ A.	Toxicologie.
VILLIERS-MORIAMÉ, ✿ A, *agrégé.*	Chimie analytique. (*Cours complémentaire*).

Directeur honoraire : M. CHATIN, Membre de l'Institut, O ✻. ✿ I.

Professeurs honoraires. MM. BERTHELOT, Membre de l'Institut, G. O. ✻. ✿ I.
CHATIN, Membre de l'Institut. O ✻, ✿ I.

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM. BEAUREGARD, ✿ A.
CHASTAING, ✿ A.
MM. QUESNEVILLE, ✿ A.
VILLIERS-MORIAMÉ, ✿ A.

CHEFS DES TRAVAUX PRATIQUES

MM. LEIDIÉ : 1re année. . . . . Chimie.
LEXTRAIT : 2e année. . . Chimie.
HÉRAIL : 3e année. . . . . Micrographie.

Bibliothécaire : M. DORVEAUX.

SÉANCE DE RENTRÉE

DE

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHARMACIE

DE PARIS

La séance solennelle de rentrée de l'École supérieure de Pharmacie et la distribution des prix aux lauréats des concours de l'année scolaire 1886-1887 ont eu lieu le lundi 14 novembre, à 2 heures, dans la salle des actes, sous la présidence de M. Planchon, Directeur de l'École.

M. Léon Robert, inspecteur de l'Académie de Paris, représentait M. le Vice-Recteur à cette cérémonie, à laquelle assistaient MM. les professeurs et agrégés en robe, le personnel administratif de l'École et les auxiliaires de l'enseignement.

Dans l'hémicycle avaient pris place les lauréats, le Bureau et les membres de la Société de Pharmacie de Paris, le bureau et plusieurs membres de la Société de Prévoyance des Pharmaciens de la Seine, les pharmaciens de 1re classe qui forment les jurys d'examen de validation de stage.

M. le Président a ouvert la séance et prononcé le discours suivant :

Messieurs,

Ma première parole doit être aujourd'hui une expression de reconnaissance pour toutes les bonnes volontés qui ont concouru au développement et à la prospérité de notre École. Nous avions beaucoup à désirer et nous n'avons pas hésité à le dire, per-

suadés que constater le mal est le premier et le meilleur moyen d'appeler le remède. Le Conseil général des Facultés et l'Administration centrale ont accueilli nos doléanees avec la plus grande sympathie. M. le Vice-Recteur n'a cessé de nous soutenir de sa légitime influence. M. Liard, le Directeur de l'enseignement supérieur, est venu faire à notre École une visite depuis longtemps désirée, et, avec sa sollicitude éclairée pour les intérêts de la science, dont nous ne saurions trop nous applaudir, il n'a pas attendu au lendemain pour nous engager à nous mettre à l'œuvre, nous promettant son assistance.

Nous ne nous dissimulons pas que nous avons à peine entamé les améliorations nécessaires; mais l'élan est donné, et c'est l'essentiel. Ce que nous n'avons pu encore entreprendre, nous avons la ferme espérance de le réaliser dans l'avenir. A chaque année suffit sa tâche : laissez-nous vous dire les quelques résultats déjà obtenus.

Tout d'abord réjouissons-nous de la bonne fortune que nous avons eue de pouvoir appeler à nos deux chaires vacantes deux professeurs joignant à une notoriété considérable toute l'ardeur de la jeunesse. — Il y a un an, vous applaudissiez dans cette enceinte la brillante exposition que M. Moissan nous faisait de ses recherches récentes sur le fluor. Un mois après, le Conseil de l'École, aux suffrages duquel il était tout désigné, l'appelait dans son sein, et le Ministre de l'Instruction publique, qui, par une heureuse coïncidence, se trouvait être le plus éminent de vos anciens maîtres, non seulement ratifiait nos vœux, mais témoignait encore sa satisfaction au nouveau professeur par sa nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Félicitons chaleureusement M. Moissan de cette distinction flatteuse; et applaudissons en même temps pour sa croix d'officier notre ami et collègue, M. Riche, le professeur sympathique que vous avez appris depuis si longtemps à apprécier et à aimer.

M. Guignard, qui a été appelé à la chaire de botanique, était, comme M. Moissan, un élève de notre École ; il ne s'en était momentanément éloigné que pour aller remplir dans une de nos grandes Facultés de province les fonctions importantes du professorat. Ses travaux, qui lui ont déjà fait un nom dans le monde botanique, devaient, un jour ou l'autre, le ramener à

Paris. Nous avons été heureux de lui offrir dans cette École une place, qu'il occupera dignement. — Ajoutons, pour l'encouragement de nos agrégés présents et futurs, que la position si enviable qu'il laissait à Lyon est devenue la légitime récompense des excellents services rendus à l'École par notre jeune et sympathique collègue, M. Gérard.

Signalons enfin le cours professé avec succès par M. Quesneville, en remplacement de M. le professeur Bouchardat, appelé à l'importante mission de suppléer M. Berthelot, dans son cours du Collège de France.

L'enseignement de nos nouveaux collègues a, vous le savez, rempli toutes nos espérances. Mais le rôle de vos professeurs ne doit pas se borner aux leçons publiques ; leur ambition est aussi de vous guider dans la voie des travaux scientifiques. C'est ce que comprend à merveille M. le Directeur de l'enseignement supérieur. Aussi nous a-t-il fourni les moyens de développer l'ancien laboratoire de toxicologie ; il a fait mieux encore pour la botanique, en créant dans le jardin même un laboratoire tout nouveau, avec l'outillage nécessaire à toutes les recherches de la science moderne. Nous sommes assurés que des résultats intéressants sortiront de ces centres de recherches ; mais ils ne seront pas seulement utiles à vos professeurs. Ceux d'entre vous qui auront la volonté de poursuivre des travaux scientifiques y trouveront une direction intelligente, comme ils la trouvent depuis longtemps déjà dans quelques-uns des foyers d'études parfaitement installés, comme enfin dans l'avenir, nous en avons la promesse, ils pourront la trouver dans tous les laboratoires de l'École, appelés à un développement que, faute d'espace, ils n'ont pu atteindre jusqu'ici.

Mais nous n'oublions pas que quelques privilégiés peuvent seuls profiter de ces avantages, et que notre sollicitude doit s'étendre bien au delà de cette petite élite, pour vous faciliter à tous les études que vous êtes appelés à poursuivre.

Depuis longtemps, Messieurs, vous désiriez avoir accès à la bibliothèque aux heures de la soirée, plus libres pour vous que celles de la journée, que remplissent les cours ou les travaux pratiques. Ce désir très légitime, nous nous sommes empressés de le remplir. Depuis six mois déjà vous avez pu profiter de

notre nouvelle installation, et désormais c'est à vous, et à vous seuls, de démontrer, par votre présence assidue, que vos vœux répondaient à une sérieuse réalité.

Une amélioration des plus urgentes devait également attirer notre attention : le *Jardin botanique,* établi dans les conditions les plus défavorables, risquait de péricliter, sans une intervention immédiate.

L'ancien jardin, que nous venions de laisser à la rue de l'Arbalète, méritait cependant d'être dignement continué. Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire de ce *Jardin des Apothicaires*, si curieuse et si intéressante qu'elle puisse être. Consacrons cependant quelques mots de souvenir à cette vénérable fondation de Nicolas Houel, qui a été le premier jardin botanique établi en France, et qui est intimement lié à toute l'histoire de la pharmacie parisienne. Houel défriche et plante en 1579 le terrain placé entre la rue de l'Oursine et la rue de l'Arbalète. A partir de ce moment, des luttes incessantes s'élèvent autour de ce coin de terre, que disputent aux apothicaires toutes sortes de rivaux, la corporation des épiciers, les maîtres des petites écoles du faubourg Saint Marcel, mais surtout les docteurs de la Faculté de Médecine. Cependant les droits des pharmaciens triomphent de toutes les résistances. Le jardin est régulièrement cultivé depuis 1626 par un jardinier-concierge, jusqu'au moment où l'édit de 1777 établissant le collège de pharmacie, un démonstrateur de botanique, Buisson, est chargé de la direction. La méthode de Tournefort servait alors de base à la plantation. Buisson échange cette classification contre une méthode spéciale se rapprochant de celle des Jussieu déjà établie au *Jardin du Roi;* mais les frais de ce changement ayant dépassé 5000 livres, et devant nécessiter encore 3000 livres de dépense, le Comité du collège refuse d'aller jusqu'au bout. Buisson donne sa démission et est remplacé par Guiart père, qui devient plus tard le premier professeur de botanique de l'École. Ce dernier replante le jardin d'après une méthode spéciale, qui n'est remplacée qu'en 1843 par la méthode de De Candolle, existant jusqu'au moment où, le jardin abandonné à lui-même, la lutte pour l'existence s'établit entre toutes ces plantes que la culture maintenait à leur place respective, et qui, libres maintenant se développent, ou succom-

bent, selon leur plus ou moins de vigueur ou leur plus ou moins de facilité à s'adapter aux conditions de terrain et de climat.

Le jardin de notre nouvelle École possède une serre spacieuse, qui ne demande que des soins intelligents pour offrir à l'étude une collection intéressante de plantes médicinales exotiques. Mais les soins les mieux entendus et le travail le plus opiniâtre devaient rester impuissants pour la culture des plantes de pleine terre. Ici c'était, en effet, le fonds même qui faisait défaut : des gravats, des déblais de toutes sortes, des blocs de pierre, tel était le sol sur lequel les plantes végétaient misérablement, pour y mourir bientôt : ce n'était pas un jardin ; c'était, selon l'expression du voisinage, un cimetière. M. Guignard, utilisant les fonds qui lui ont été alloués, s'est mis courageusement à l'œuvre : la cour d'honneur et les plates-bandes ont été défoncées ; une couche de terre végétale y a été apportée ; un monticule a été préparé pour les conifères. L'aspect général s'est déjà considérablement modifié : il le sera bien plus encore l'année prochaine. Il ne reste plus pour compléter l'œuvre qu'à replanter le jardin, de manière à établir dans l'École une parfaite concordance dans la classification des plantes vivantes, des herbiers et des produits végétaux, et à éviter ainsi, dans l'ordre de nos collections, une diversité fâcheuse, capable de troubler et de dérouter les esprits des commençants.

Cette harmonie que nous poursuivons entre les diverses parties d'une même science, le Conseil de l'École s'est efforcé de l'établir dans les diverses branches de l'enseignement. Nous avons cherché à équilibrer les programmes des examens, à alléger celles de ces épreuves qui se trouvaient trop surchargées, à distribuer d'une manière logique les matières de l'enseignement dans les trois années de cours et de travaux pratiques. Tâche difficile, qui demandera peut-être quelques remaniements.

L'École ne s'en est pas tenue à ces améliorations intérieures ; elle n'a cessé de se préoccuper des questions de tout ordre qui peuvent intéresser sa dignité et celle de la profession. — Auprès du Conseil général elle a émis le vœu d'être représentée par le même nombre de délégués que les autres Facultés, et cette assemblée a appuyé notre demande auprès de l'Administration centrale. — Quand il s'est agi, dans le projet de la loi militaire,

de supprimer les pharmaciens des cadres du service de santé, elle s'est associée aux protestations énergiques qui se sont élevées de toutes parts et a apporté sa part d'influence dans le mouvement d'opinion qui a conjuré le péril. Enfin, pour soutenir les intérêts de ses élèves, elle s'est mise en rapport avec les membres du Parlement, et en particulier avec le député de la Sarthe, M. Legludic, dont l'amendement, accepté par la Chambre, donne aux jeunes gens en cours d'étude et aux pharmaciens déjà reçus le droit d'exercer leur activité sur le terrain qui leur convient le mieux, les hôpitaux et les ambulances.

Tous ces résultats ne sont pas dus seulement à la bienveillance des pouvoirs publics. Ils n'auraient point été possibles sans l'entente cordiale qui n'a cessé de régner dans l'assemblée de vos maîtres, — sans le calme et la tranquillité qui leur ont permis de concentrer toute leur sollicitude sur les intérêts de l'École. N'oubliez pas que ce sont là les fruits de la paix. — Jouissez-en désormais, — loin des agitations stériles, — en toute confiance. Vous ouvrirez ainsi la voie à de nouveaux progrès, à de nouvelles améliorations.

Après ce discours, plusieurs fois interrompu par les applaudissements de l'auditoire, M. le professeur Prunier a prononcé l'éloge de feu M. le professeur Baudrimont.

L'orateur s'est exprimé en ces termes :

MESSIEURS,

L'année dernière, à pareille époque, vous avez entendu l'éloge du regretté M. Bouis, de la bouche d'un collègue et ami dont la vie, depuis de longues années, était, pour ainsi dire, confondue avec la sienne.

Vous vous souvenez de ce qu'a été cet éloge et de la profonde impression qu'il nous a laissée.

Chargé de rendre aujourd'hui un hommage du même genre à la mémoire de M. Baudrimont, permettez-moi tout d'abord de regretter pour lui — qui ne comptait que des amis dans cette École — de regretter, dis-je, que son successeur ne puisse, en

cette circonstance, mettre à son service ni le talent remarquable et bien connu de M. Riche, ni cette connaissance approfondie qui naît d'une intimité longuement continuée, et qui donne à une œuvre de cette espèce et l'autorité dans l'ensemble, et, dans le détail, la variété, le nombre et la précision, qui en font tout le prix.

Pour les tâches délicates, vous le savez, la bonne volonté ne suffit pas toujours : c'est pourquoi j'en suis à me demander si je n'ai pas cédé à un empressement un peu irréfléchi, quand j'ai accepté de notre Directeur et du Conseil de l'École la mission d'évoquer devant vous, en cette séance solennelle, la mémoire aimée et respectée du professeur éminent auquel j'ai l'honneur de succéder.

Puissé-je, tout à l'heure, n'avoir pas trop à demander à votre indulgence. — Et dans ce cas, Messieurs, j'espère que vous vous souviendrez que c'était pour moi un devoir, et que, dès lors, l'hésitation ne m'était pas même permise.

Je souhaiterais aussi qu'en plaçant sous vos yeux les différentes étapes traversées par M. Baudrimont, dans le cours de sa carrière si bien remplie, cela fût de quelque profit, au moins à certains d'entre vous, qui, peut-être, cherchent leur voie à l'heure actuelle.

Non seulement ils y trouveront un exemple de plus de ce que peut le travail, quand il s'agit de se frayer un passage à travers les difficultés de la vie, mais, en outre, cet exemple, emprunté à notre monde, offre pour nous la valeur d'un véritable document humain.

Enfin, et surtout, il n'est point question ici d'un de ces types plus ou moins chimériques, à la hauteur desquels il n'est presque pas permis de songer à s'élever, tant on a eu soin de les draper dans une perfection surhumaine et inaccessible : ce n'est point une légende ; c'est de l'histoire réelle et vécue d'hier ; au besoin, ce sera demain, celle de ceux d'entre vous qui, décidés à faire leur chemin, n'ont cependant jusqu'ici d'autre appui qu'en eux-mêmes, et en leur ferme volonté de travailler et de réussir.

Entrons donc immédiatement en matière. Messieurs, deux ans à peine nous séparent de la mort de M. Baudrimont. Deux ans, c'est peu de chose, et, quant à nous, il nous semble qu'il vient de

nous quitter, et que bientôt nous l'allons voir reparaître. Cela suffit cependant pour que quelques-uns au moins parmi vous n'aient pas même eu l'occasion de le voir; et, quant à ceux qui l'ont connu, les plus nombreux n'ont encore assisté qu'à la fin de sa carrière, alors qu'il avait, depuis longtemps, dépassé l'ère des difficultés.

Pourtant, entre la situation dans laquelle la mort est venue le frapper et son point de départ, il y a de nombreux échelons, qu'il a gravis successivement, je pourrais même dire péniblement, à force d'énergie et de courage. C'est cette évolution, cette élévation lente et sûre, à laquelle il faut vous faire assister : elle vous montrera tout au moins que lui aussi a été fils de ses œuvres : ce qu'il est devenu, il ne l'a dû qu'à lui-même, et c'est l'un des plus grands exemples qu'il nous ait laissés.

Né à Compiègne, au mois de septembre de l'année 1821, dans une famille peu aisée, qui n'avait pu faire les sacrifices nécessaires pour le mettre au collège, M. Baudrimont est venu à Paris âgé de treize ans à peine, pour s'y faire une position. C'était, comme vous le voyez, commencer de bonne heure ce combat que la vie réserve à chacun de nous.

Maintenant, a-t-il gagné, a-t-il perdu à n'avoir pas fait tout d'abord ses humanités? C'est un point controversable et, à l'heure actuelle, plus que jamais controversé.

En tout cas, il a conservé presque intactes toute sa sève et son originalité primitive; mais, en revanche, il a dû, en pleine lutte, reprendre par la base son instruction première et s'assimiler presque simultanément les matières de l'enseignement secondaire et celles de l'enseignement supérieur.

Quoi qu'il en soit, nous le trouvons donc à ses débuts, âgé de treize ans, pourvu d'une instruction sommaire, et débarquant à Paris, où il venait faire ses premières armes aux côtés de son oncle Alexandre Baudrimont, qui remplissait alors, au Collège de France, les fonctions de préparateur, chef des travaux.

C'est là que bientôt il se montra épris pour les sciences chimiques d'une passion qui devait durer autant que sa vie.

La chimie préludait alors aux merveilleux développements, à l'essor presque invraisemblable dont vous êtes aujourd'hui les témoins.

Pour se mettre en état de la cultiver avec succès, il fallait d'abord acquérir les nombreuses connaissances qui lui faisaient défaut.

La tâche était considérable, et il le savait; mais le travail ne lui faisait pas peur, et, de ce côté, il se sentait capable de surmonter tous les obstacles.

Le voilà donc qui se met résolument à l'œuvre et attaque la difficulté par ses deux faces à la fois : la théorie et la pratique.

Sans cesser de fréquenter assidument le laboratoire, il entreprend l'étude des sciences qui, de près ou de loin, se rattachent à la chimie, et, dans cette direction, il ne s'arrêtera plus avant d'avoir acquis une érudition réellement encyclopédique.

Ce n'est que plus tard qu'il songera à conquérir les grades officiels qui ouvrent l'accès à presque toutes les situations universitaires.

Dès sa première jeunesse nous voyons donc apparaître et se développer en lui les goûts et les aptitudes qui ne feront que grandir par la suite, mais sans changer de nature.

Au laboratoire, c'est déjà un chimiste méthodique, scrupuleux, prenant chaque jour de l'expérience et de l'habileté; au milieu des livres, c'est l'étudiant laborieux qui se prépare les éléments d'un savoir profond et solide. Ajoutons enfin qu'on voit poindre en lui, dès cette époque, le professeur goûté et apprécié par ses élèves.

En effet, Messieurs, il avait seize ans à peine quand son oncle, rendant justice à ses aptitudes exceptionnelles pour le professorat, lui confiait déjà le soin de le suppléer dans les conférences qu'il faisait aux élèves de son laboratoire.

Nous sommes en 1839, et le voilà chimiste par goût et professeur précoce. Laborieux comme il l'était, ayant eu la bonne fortune de débuter dans un centre scientifique de premier ordre, il semblait tout naturel de penser que sa voie était tracée, et qu'il allait se faire au Collège de France une situation à côté de son oncle. Mais, dans la vie, il faut s'attendre à bien des traverses, et dès le commencement de sa carrière M. Baudrimont devait s'apercevoir qu'entre la coupe et les lèvres il reste place encore pour un malheur.

Un grave dissentiment, survenu à cette époque entre Dumas et son oncle, eut pour résultat de faire nommer ce dernier professeur à Bordeaux, où il devait finir ses jours, laissant à Paris son neveu, abandonné à lui-même, et aux prises avec les difficultés de toute nature.

Les étudiants d'alors étaient bien loin de trouver à leur portée les ressources et les avantages mis aujourd'hui à la disposition de leurs successeurs. Il fallait d'urgence prendre un parti et changer son fusil d'épaule.

C'est alors que M. Baudrimont se tourna du côté des sciences pharmaceutiques. Il résolut d'embrasser la rude et difficile carrière des concours, et il s'y porta de tout son effort.

Il avait été bien inspiré en prenant cette détermination, car il était admirablement doué pour y réussir. — Tempérament ardent et enthousiaste, il fut toute sa vie l'homme du premier mouvement; mais, chose précieuse autant que rare, cette nature primesautière savait allier à une remarquable vivacité la persévérance, la puissance de travail qui, seules, conduisent aux résultats sérieux.

Dans les concours, c'était un candidat des plus redoutables, et, au moment décisif, son impétuosité naturelle, servie par une élocution facile et brillante, finissait presque toujours par lui assurer la victoire.

Mais aussi il arrivait parfaitement préparé, car, avant tout, c'était un infatigable travailleur, et la somme de travail qu'il a fournie à cette époque est réellement prodigieuse.

Je tiens de la bouche d'un témoin de sa vie que, dans certaines périodes qu'on peut appeler de *surchauffe*, c'est à peine s'il connaissait le sommeil; du moins il ne se couchait plus ni le jour ni la nuit, et quand, sur les vingt-quatre heures de la journée, il était forcé d'en accorder deux ou trois au repos, il le prenait, ce repos, étendu dans son fauteuil, à côté de son travail momentanément interrompu. — Et cela durait pendant des semaines et des semaines encore!

Tant de courage méritait vraiment d'avoir pour récompense des succès éclatants. De fait ils ne lui ont pas manqué.

Commençons par les hôpitaux, et voyons comment il s'y est fait une place.

Les hôpitaux vous le savez, se recrutent par voie de concours, à tous les degrés de la hiérarchie des services de santé.

En 1842, il se présente au concours de l'internat en pharmacie : il est reçu le premier.

En 1843 et 1846, il remporte, toujours au concours, les médailles dans les deux sections des internes en exercice.

Entre temps il s'est fait recevoir bachelier ès lettres et bachelier ès sciences.

D'autre part, il est médaille d'or des travaux pratiques de l'École de Pharmacie, qui se l'attache comme préparateur en 1850.

Enfin, en 1852, il traverse victorieusement les difficiles épreuves du concours de pharmacien des hôpitaux.

Le voilà donc enfin chef de service et désormais tranquille, ou à peu près, sur l'avenir. Ici, par conséquent, se termine pour lui l'ère des grandes difficultés; mais vous avez vu que pour les vaincre il ne lui a pas fallu moins de dix années d'une lutte sans paix ni trêve.

A la même époque le côté ardent et enthousiaste de sa nature venait de se manifester d'une manière un peu différente, à l'occasion des épidémies de choléra qui ont marqué les années 1849 et 1854.

En 1849, envoyé à quatre reprises en mission spéciale dans les départements de l'Yonne, de l'Oise, et de l'Aisne, M. Baudrimont se fit remarquer par un zèle et un dévouement tels que le Ministre de l'Agriculture et du Commerce, d'un côté, l'École de Pharmacie, de l'autre, lui décernèrent chacun une médaille d'argent, en récompense de sa belle conduite.

En 1854, nouvelle épidémie, même conduite de M. Baudrimont (dans les hôpitaux cette fois), même distinction honorifique à son actif.

Nous sommes en 1855; M. Baudrimont est âgé de trente-quatre ans : avant donc qu'il ait frappé aux portes de la maturité et entamé la poursuite d'un nouvel objectif, c'est le moment d'esquisser devant vous son portrait, et de vous le présenter tel qu'il était dans sa jeunesse.

Trouvez bon, Messieurs, que j'emprunte ce portrait à un témoin oculaire, à l'un des plus anciens élèves de M. Baudrimont,

dont il est depuis devenu l'ami : vous ne pouvez que gagner au change.

Voici donc comment s'exprime M. Ferrand :

« Ernest Baudrimont était alors dans toute la force de l'âge, et sa physionomie énergique, son regard qui, pour l'indifférent, semblait un peu dur, m'inspirèrent, je l'avoue, au premier moment, du respect, mais un respect sans abandon.

« Il ne se livrait pas du premier coup, et sa réserve froide tenait à distance ceux qu'il ne connaissait pas assez, jusqu'à ce que la glace fût rompue. Tous ceux qui l'ont connu à cette époque n'ont pas oublié combien, sous son apparence un peu grêle, il donnait l'impression d'une ferme volonté et d'une singulière énergie.

Il portait habituellement la tête haute, un peu rejetée en arrière, couronnée par une abondante chevelure blonde, qu'il partageait en deux sur le milieu du front. On sentait confusément que tout but poursuivi par cette nature ardente, servie par une intelligence ouverte et primesautière, devait être atteint, malgré tous les obstacles. »

Messieurs, si je ne m'abuse, le portrait que je viens de vous lire vient aussi d'évoquer à vos yeux la figure même de M. Baudrimont. J'ajoute que, de l'avis des contemporains, il conserve en outre l'exactitude d'une épreuve photographique.

Mais il nous faut passer outre, et préciser le but que va désormais poursuivre M. Baudrimont, car il n'était pas dans sa nature de se reposer.

Cet objectif, vous l'avez déjà pressenti, c'est une chaire d'enseignement supérieur, une chaire à l'École de Pharmacie. Suivons-le donc à présent dans sa carrière de professeur.

Il commence, en premier lieu, par en finir avec la scolarité en prenant son diplôme de licencié ès sciences physiques, puis il attend, pour passer son doctorat, qu'il se présente un concours d'agrégation, qui lui ouvrira les portes de l'École.

Mais, dès cette époque, il se livre à l'enseignement, qu'il aimait avec passion, comme en témoigne encore un autre de ses élèves et amis, M. Joulie.

Et ce n'est que justice d'ajouter qu'il y obtenait de tels succès qu'il lui était bien permis de se regarder comme capable d'occuper dignement une chaire d'enseignement supérieur.

Professeur, il l'était jusqu'au bout des ongles ! Les dons naturels qu'il avait eus de tout temps : facilité de la parole, élégance du langage, chaleur du débit, geste et attitude, et jusqu'à cette mobilité d'impression qui ravive et reprend l'attention sur le point de se relâcher, tout cela lui servait à s'emparer de son auditoire.

A ces dons qu'on n'acquiert pas quand on ne les a pas reçus au moins en germe, il avait d'abord ajouté, grâce à un labeur acharné, les connaissances générales et l'érudition, qui forment la base et le point de départ ; enfin il avait développé et complété le tout par une pratique quotidienne au contact continuel des étudiants dont il connaissait à fond les goûts, les besoins et les habitudes de travail.

Il est à remarquer, en effet, qu'envisagée dans son ensemble, son existence, jusqu'à présent, n'a guère été autre chose qu'une longue préparation au professorat.

Pendant plus de vingt ans ses diverses occupations l'avaient maintenu en rapport avec les différentes catégories que l'on peut établir parmi les élèves.

Par l'hôpital, il était en relation avec les internes ; par ses conférences pour l'internat, avec l'élite des étudiants ; par ses leçons particulières, avec les élèves de force moyenne.

Et plus tard, à l'École, l'ensemble, on peut dire, lui passait par les mains : à l'entrée comme chef des travaux de première année, et à la sortie comme surveillant des examens pratiques.

Enfin, dans ses cours à l'Association philotechnique il avait affaire à des auditeurs peu ou point préparés, dont il savait également se faire applaudir.

Tout cela lui avait donné une habileté consommée, avec la connaissance approfondie de ce qui peut être dit et de ce qui n'a pas de chance d'être écouté, selon l'auditoire, auquel il savait adapter ses leçons avec une souplesse merveilleuse.

Tel est le milieu dans lequel s'est graduellement formé, puis perfectionné le professeur hors ligne qui a exercé sur les élèves une si grande et légitime influence, et dont ils parlent tous avec une estime affectueuse, et une reconnaissance mêlée de respect qui est son plus bel éloge.

Il était à son apogée, quand, nommé agrégé au concours de

1865, il fut, dans la même année, chargé de suppléer M. Le Canu dans sa chaire de pharmacie chimique.

La maturité avait alors donné une assiette solide, un relief définitif à son talent, qui n'avait rien perdu de son éclat.

Ceux qui, comme nous, ont eu la bonne fortune de le suivre à cette époque, en ont gardé un souvenir ineffaçable.

Cet art, si difficile, de parler à la jeunesse peut être abordé et compris de bien des façons. Essayons, pour ceux qui ne l'ont pas entendu, de donner une idée de sa manière.

Vous savez déjà que, pendant quinze ans et plus, il avait appris, en préparant le cours de M. Le Canu, à triompher des nombreuses difficultés que l'on rencontre pour présenter en temps utile, à la leçon, des expériences nombreuses et un peu compliquées.

Respectueux de ses devoirs à l'égard de ses auditeurs, il ne paraissait devant eux que minutieusement préparé de toutes les manières, outillé aussi complètement que possible, et soutenu, quant aux chiffres, par des tableaux élaborés avec le plus grand soin et continuellement remaniés pour les tenir au courant de la science.

Nous voici donc au moment où le cours va commencer. L'heure sonne : M. Baudrimont fait son entrée, la mine un peu froide, tel à peu près que vous le voyez sur ce portrait, récemment offert à l'École par un Comité formé des anciens élèves ou amis, et dans lequel l'artiste n'a certes pas dissimulé l'aspect énergique, on pourrait presque dire la sévérité empreinte sur le visage de son modèle.

La leçon commence. La voix est posée et très calme tout d'abord, le langage est d'une concision voulue. « Entreprenez froidement et poursuivez ardemment, » dit une maxime attribuée à Bias.

Nous verrons le professeur s'animer tout à l'heure. En attendant, et afin que tout le monde soit au courant, il trace à grands traits le résumé de la leçon précédente.

Il aborde ensuite le sujet du jour. Ici, quittant le terrain comme pour marcher en avant, sa phrase, déjà, se fait plus imagée ; il entame son exposé et, peu à peu, prend possession de son auditoire. Sa physionomie, froide toute à l'heure, et

même un peu terne, s'éclaire par degrés : les arguments se pressent, les faits s'accumulent et se coordonnent. A l'aisance avec laquelle il se joue des difficultés on sent qu'il se trouve dans son élément, et qu'il est capable de répandre autour de lui la profonde conviction qui l'anime.

Évidemment, les moyens qu'il met en œuvre sont variés, suivant la nature de la question elle-même ; mais — soit qu'elle suffise à s'imposer toute seule, soit qu'il devienne urgent de porter la lumière dans les coins les plus reculés, ou encore de couper le sujet par une parenthèse inattendue, à la faveur de laquelle il ne tarde pas à découvrir des horizons imprévus, des aperçus curieux, — la question prend corps et tournure, elle devient intéressante, elle s'élucide pour chacun des auditeurs, désormais attentifs au moindre mot du professeur. — Alors sa parole, toujours correcte, s'échauffe et se colore, son geste s'élargit, et la donnée scientifique se présente entourée, embellie de toutes les séductions que peut fournir l'art oratoire. Le tout parsemé d'expériences habilement faites, présentées plus habilement encore, au moment appelé depuis *psychologique*, et dont il tirait des effets tout à fait décisifs.

C'est ainsi qu'il savait animer les questions les plus ardues, les varier, les renouveler, les approprier à cet auditoire qu'il connaissait si bien et avec lequel il était en communication intime et complète. Dans ces moments-là, il s'élevait à la véritable éloquence, sa voix vibrante, son débit chaleureux et entraînant rendaient son sujet vivant et comme tangible pour tout un amphithéâtre.

Avec lui, plus de question aride, confuse ou embroussaillée ; tout devient clair, tout est limpide et évident. — Quelle séduction pour un public français! — Et quand, par hasard, la question, hérissée de difficultés, paraissait faire résistance, alors, c'était une attaque en règle, l'épée à la main, au besoin à la baïonnette ; son animation devenait extrême, sa parole rappelait le clairon sonnant la charge, et, la brèche une fois ouverte, il ne se reposait qu'après s'être établi dans la place lui et ceux qui l'avaient suivi.

Car il était suivi, Messieurs, et cette manière enthousiaste d'enlever les difficultés éveillait de profonds échos parmi les

jeunes gens qui l'écoutaient, et, de la sorte, il parvenait à frapper leurs intelligences, à les attirer à lui pour, ensuite, les donner à la science elle-même.

Que de générations d'élèves il a façonnées ainsi! Combien ont puisé dans ses leçons le premier sentiment, puis le goût réfléchi des choses de la science! A combien a-t-il révélé les attraits si nobles et si grands qu'elle tient en réserve pour ceux qui se vouent à son service!

Cette puissance de diffusion et de prosélytisme est l'un des plus beaux fleurons de la couronne de M. Baudrimont, et je ne crois pas m'écarter de la vérité en proclamant ici que, parmi les services qu'il a rendus à la science qu'il aimait, il n'en est pas de plus signalé que de lui avoir gagné, en grand nombre, des adeptes, dont plusieurs sont devenus des maîtres à leur tour.

Il va sans dire qu'une telle manière de professer entraîne avec elle une énorme déperdition de forces. Il se dépensait sans compter, de même que nous l'avons vu se fatiguer sans mesure dans son cabinet de travail ou dans son laboratoire.

Notre vieux Montaigne disait des hommes de cette trempe : « Tout ce qu'ils veulent et conduisent, ils le font de toute leur volonté et véhémence. »

Tel était un peu le cas de M. Baudrimont, que sa tournure d'esprit poussait toujours à l'avant-garde; nature militante qui se retrouvait partout et jusque dans la devise qu'il portait inscrite sur le chaton de sa bague : « *Vero propugno.* »

Étant de ceux qui embrassent les idées et les opinions avec chaleur, et les épousent passionnément, il avait par cela même sur un jeune auditoire une action énorme.

D'autres, parmi les savants, ont eu plus développé le don des vues profondes et élevées, ou les larges coups d'ailes qui font les chefs d'écoles, d'autres, le sens délicat des plus fines critiques, mais, dans un ensemble, un peu de variété ne messied pas.

Lui était le chef entraînant qui savait faire des recrues, leur communiquer son ardeur et les lancer avec lui dans la mêlée.

Pour cela, Messieurs, rien ne vaut l'élan et l'enthousiasme, ou, pour tout dire en un mot, la passion. — J'entendais rappeler dernièrement, d'une manière très juste et très vraie, que, sur les hommes pris en masse, les gens calmes, et d'apparence trop rai-

sonnable, ont généralement peu d'action. Ce sont les passionnés qui remuent les foules, qui les soulèvent et les entraînent.

Mais quelle merveilleuse prérogative que celle d'amener à soi les jeunes intelligences, de les attirer hors d'elles-mêmes, de les prendre et de les modeler presque à sa volonté, surtout quand on l'exerce, comme M. Baudrimont, dans l'intérêt et au profit de la science.

Nous avons essayé de rendre la physionomie de son enseignement; venons maintenant au savant et à l'homme lui-même.

Comme savant, son œuvre est des plus variées. Il a commencé par des recherches sur la composition des eaux minérales, puis son attention a été attirée par les propriétés énergiques des chlorures de phosphore. De là il est passé aux bromures de phosphore, dont il a découvert les principaux termes, de même que l'oxybromure et le sulfobromure de phosphore.

Il a ensuite étudié leur action sur les éléments chimiques et sur diverses séries de sels, ce qui l'a conduit à obtenir un grand nombre de dérivés curieux, qui prennent naissance dans la réaction du perchlorure de phosphore sur les chlorures ou les sulfures. Parmi les corps ainsi décrits par lui pour la première fois, figure un chlorure double de phosphore et de platine, susceptible de se volatiliser.

Il a également fait connaître la nature véritable du phosphore blanc.

D'autre part, il s'est occupé de l'essai du bromure de potassium, et on lui doit un excellent procédé pour y déceler et doser les chlorures.

Ses recherches ont encore enrichi la science d'observations nouvelles, relatives aux propriétés du soufre mou, à la constitution de la brucine, etc.

Dans ces temps derniers, il a appelé notre attention sur la réaction des monosulfures alcalins ou des sulfhydrates de sulfure, sur l'hydrate de chloral, sur l'essai du phosphure de zinc, et tant d'autres faits nouveaux que je ne puis mentionner tous, car, Messieurs, vous n'attendez pas de moi, que je rassemble ici, même en résumé, la substance des soixante-dix ou quatre-vingts mémoires originaux qui constituent son œuvre personnelle, (bien

entendu, sans parler des analyses presque innombrables exécutées par lui dans une foule de cas spéciaux).

Son activité scientifique s'était exercée dans les directions les plus diverses; mais le moment serait mal choisi d'entrer à cet égard dans des détails plus circonstanciés. Ce n'est point un rapport académique que j'ai l'honneur de vous présenter; d'ailleurs, cet inventaire a été dressé par qui de droit, et il vous serait, au besoin, facile de le reconstituer au moyen de nos *Recueils* ou *Annales* — c'est la partie de sa personnalité qui n'est pas destinée à périr.

Qu'il nous suffise de rappeler que ces travaux, exécutés avec le soin le plus scrupuleux et empreints de la plus rigoureuse probité scientifique, lui ont valu une place des plus honorables parmi les savants de son époque.

Et quant aux publications signées de lui, nous y retrouvons la méthode, la clarté et l'élégance dans l'exposition, unies à l'exactitude la plus scrupuleuse, fruit du soin minutieux que prenait l'auteur de s'entourer de tous les renseignements possibles.

Mentionnons seulement la plus importante de ces publications, le *Dictionnaire des Altérations et Falsifications*, qui a pris place à bon droit parmi les livres classiques, et dont les deux dernières éditions étaient devenues l'œuvre personnelle de M. Baudrimont.

Il ne nous reste plus à présent qu'à faire connaître l'homme privé, et à rendre justice aux précieuses qualités qu'il déployait dans la vie de tous les jours.

C'est la partie la plus délicate de la tâche qui m'incombe, celle où la compétence me fait plus particulièrement défaut.

Aussi, plus que jamais, aurai-je soin dans ce qui va suivre, de m'inspirer à chaque pas du témoignage de ceux qui l'ont connu et intimement fréquenté.

Voyons-le d'abord au laboratoire.

Je voudrais pouvoir, comme l'eût fait un de ses élèves, vous introduire à ses côtés dans ce laboratoire coquet, d'une propreté presque luxueuse, et toujours parfaitement rangé, bien que M. Baudrimont y exécutât chaque jour soit des analyses, soit des recherches originales.

N'est-il pas vrai que là encore on reconnaît le savant métho-

dique, exact jusqu'au scrupule, en même temps qu'habile et expérimenté?

Partout, en effet, se retrouve cette unité parfaite de toute sa vie.

Et, dans l'intimité du foyer, quand une fois on avait traversé la première écorce, un peu rude à l'extérieur comme nous l'avons vu, tous ceux qui l'approchaient, séduits par ses façons simples et cordiales, rendent justice à la droiture de son caractère, à la sincérité de son cœur, à la délicatesse de ses sentiments.

Dirons-nous, enfin, qu'il était obligeant et secourable, que non content de diriger ses élèves, de les suivre dans leur carrière et de prendre part à leur succès, il savait encore leur venir en aide dans un besoin pressant. Je fais en ce moment allusion à certaines générosités dont l'Association philotechnique a certainement gardé le souvenir.

Dans ses relations extérieures, il se faisait remarquer par une fière indépendance, qui l'a toujours empêché de rien demander à la faveur. A l'École, c'était un examinateur rempli d'aménité, de douceur et d'indulgence. Dans les concours, c'était un juge dont la vigilante équité s'étendait aux moindres détails. Ailleurs, et quand ses fonctions le mettaient en rapport avec le monde des affaires, son intégrité, qui se montrait alors presque ombrageuse, le faisait pour ainsi dire inabordable en le maintenant à l'écart.

Quant à ses amis, Messieurs, je ne me permettrai à ce propos qu'un seul mot, — il est vrai qu'il dit tout, — et bien entendu, ce mot n'est pas de moi; il émane de l'un des plus autorisés parmi les amis qui lui survivent. « Personne n'a jamais été plus fidèle aux liens de l'amitié », a dit M. Joulie, qui lui rend de la sorte un témoignage bien précieux et sur un point capital.

Peu enclin à se pousser, à se faire valoir, à nouer des relations et à s'en servir, il a attendu plutôt qu'il n'a violenté la fortune. Elle est venue à lui pourtant, vers la fin, et telle à peu près qu'il l'avait rêvée, puisque, quand nous l'avons perdu, il était professeur à cette École, Directeur de la Pharmacie centrale des hôpitaux, membre de l'Académie de Médecine, triple couronnement de sa triple carrière de professeur, de chef de service et de savant.

Ces honneurs ne l'avaient pas changé, ainsi qu'il en arrive pour les natures droites et sincères.

Loin de renier, ni même d'écarter ses amis de la première heure, ils l'ont toujours trouvé plus serviable à mesure qu'il s'est élevé, et attentif à combler par son affabilité l'intervalle apparent qui le séparait d'eux.

Resté jeune de cœur et d'aspirations malgré les progrès de l'âge, il se montrait dans son intérieur d'une cordialité pleine d'abandon. Sa conversation était charmante. Capable enfin de ressentir et d'inspirer des affections durables, auxquelles il a su demeurer fidèle, il a conservé jusqu'à son dernier jour ces amitiés, cimentées dans la jeunesse, et qui sont, bien souvent, le fruit le plus savoureux que puisse goûter l'âge mûr.

Fidèle également à ses opinions et à ses convictions, il a traversé la vie sans sortir des idées ni presque du tempérament de la jeunesse.

En voilà plus qu'il n'en faut, n'est-il pas vrai? pour laisser après soi un souvenir pieusement gardé par ses élèves et successeurs, comme pour justifier les nombreuses sympathies qui lui sont restées à travers les vicissitudes de sa vie et même par delà le tombeau.

Unissons-nous donc, Messieurs, pour honorer d'un commun accord la mémoire de M. Baudrimont, pour l'entourer des hommages et des respects auxquels elle a droit. — Ce n'est pas seulement du professeur brillant et sympathique, si profondément dévoué à cette École et à ses élèves, ni du savant justement estimé qu'il est question ici. La carrière que nous venons de rappeler nous a montré en lui l'homme bon, l'homme honnête et juste. — Il s'est fait grand par le travail. — Il a bien mérité de voir son nom inscrit au livre d'or de notre profession.

Le public s'est associé par ses applaudissements répétés à cet éloquent panégyrique.

M. le Président a donné ensuite la parole à M. Beauregard, agrégé, qui a lu le rapport général qu'il avait été chargé de faire sur les concours des prix de l'École, des Travaux pratiques et de Fondation.

RAPPORT

De M. H. BEAUREGARD, professeur agrégé

SUR LES CONCOURS DES PRIX.

Messieurs,

Je tiens, en commençant, à remercier le Conseil des professeurs de l'École de l'honneur qu'il a bien voulu me faire en me confiant la rédaction et la lecture du Rapport relatif aux concours qui ont eu lieu à la fin de l'année scolaire 1887. Cette mission ne comporte pas seulement le soin de faire connaître les noms des lauréats, mais encore celui de faire ressortir les conclusions générales qu'il est possible de tirer de l'examen attentif des conditions dans lesquelles les concours se sont effectués. La proclamation pure et simple des noms des lauréats est une énumération un peu sèche, bien que particulièrement goûtée par ceux qu'elle intéresse personnellement. Si l'on y ajoute l'indication des principales questions proposées aux concurrents, on donne une idée du niveau scientifique auquel se sont tenues les épreuves. Mais on ne saurait tirer de ces quelques documents une vue d'ensemble qui porte en soi un enseignement quelconque pour l'avenir. Or, la multiplicité même des concours qui s'ouvrent à l'issue des trois années d'études montre assez l'importance qu'on doit leur donner, et il y a intérêt à rechercher si le but que l'on s'est proposé en les créant est atteint, et, dans le cas contraire, à essayer de découvrir par quels moyens il serait possible d'améliorer la situation présente.

Notons tout d'abord qu'il existe trois sortes de prix, désignés sous les noms de *Prix de l'École*, *Prix des Travaux pratiques* et *Prix de Fondation*. C'est l'École elle-même qui, représentant le ministère de l'Instruction publique, a fondé les deux premières

catégories : elle a voulu montrer par là que les cours et les manipulations dans les laboratoires sont deux modes d'enseignement qui se complètent, mais qui exigent chacun de la part des élèves une somme de travail distincte ; de là des récompenses spéciales à chacune de ces deux branches des études pharmaceutiques. Quant aux *prix de Fondation*, ils ont été institués par des particuliers amis de la science, et désireux d'encourager ceux qui la cultivent.

Faut-il donc voir seulement dans la création des prix un encouragement donné aux meilleurs élèves, un moyen d'émulation propre à faire obtenir de quelques-uns une plus grande somme de travail ? Il est certain que ce point de vue n'est pas négligeable : la preuve en est dans la nature même des prix offerts aux concurrents heureux. Ce sont à la fois des récompenses en argent ou en livres, et des exemptions de frais d'études, qui montrent bien qu'on cherche à rendre justice au travail assidu et intelligent en même temps qu'à fa oriser la continuation de ces efforts en procurant les moyens matériels qui trop souvent font défaut aux mieux intentionnés. Mais, à côté de ce but, je crois qu'il en est un autre, auquel tendent également les concours dont il est ici question, et qui n'est pas le moins intéressant. J'estime qu'ils peuvent être un excellent moyen de juger les résultats obtenus par l'enseignement donné dans l'École. Il est vrai que les examens ordinaires de fin d'année ou de fin d'études ne sont pas sans éclairer la situation, sous ce rapport ; mais il me semble que les concours auraient plus de chances encore de donner des indications utiles et sérieuses. Dans un concours, en effet, le candidat est plus maître de son savoir que dans un examen, il est plus capable de donner une juste idée des connaissances qu'il a acquises. D'autre part, les professeurs voient côte à côte les élèves les plus distingués, et non plus des quantités de savoir absolument disparates, comme on en rencontre dans les séries d'examens. Il leur est possible alors de porter un jugement plus net et plus précis sur le niveau auquel ont pu atteindre ceux qui par leur travail méritent de se dire leurs élèves.

Pour que ce but intéressant soit atteint, il y a une condition première : il faut que le nombre des candidats en ligne soit relativement assez grand. Or, que voyons-nous cette année ?

13 concours étaient ouverts, dont 6 pour les prix de l'École et des Travaux pratiques et 7 pour les prix de Fondation.

110 concurrents seulement se sont présentés, qu'on doit même ramener à 100, car plusieurs candidats se trouvaient participer en même temps à 2 ou 3 concours. Et cependant, plus de 600 élèves étaient dans les conditions requises pour briguer l'un des prix. C'est donc à peine un sixième des élèves de l'École qui se préoccupe de mesurer ses forces dans les concours; c'est bien peu, en vérité, et cette situation s'aggrave encore si l'on considère que, sur les 110 candidats en question, 80 se sont présentés aux concours pour les prix de Travaux pratiques, si bien qu'il en reste 30 seulement répartis entre les 10 autres concours. Aussi voit-on des prix importants, comme le prix Laroze, non décernés faute de candidats; et un seul mémoire présenté pour le prix Ménier. Il y a plus : 4 candidats seulement concourent pour les prix de l'École première année, et, sur 186 élèves inscrits en troisième année, il s'en trouve tout juste 2 pour affronter le concours. Ces chiffres, il faut bien le dire, sont peu encourageants, et on s'explique difficilement une telle abstention de la part des élèves. Si les épreuves portaient sur des matières prises en dehors de celles qui font l'objet des études, on comprendrait la répugnance que les élèves pourraient montrer à se distraire de la préparation des examens. Mais il n'en est rien. Or, quand on cherche à découvrir la raison de cet état de choses, on est frappé de deux faits assez singuliers :

D'une part, ce sont les prix des Travaux pratiques qui bénéficient du plus grand nombre de concurrents : ainsi nous notons 28 candidats aux prix des Travaux pratiques de première année, contre 4 candidats aux prix de l'École de la même année ; 30 candidats aux prix des Travaux pratiques de deuxième année, contre 6 candidats aux prix de l'École; 22 candidats aux prix des Travaux pratiques de troisième année, contre 2 candidats aux prix de l'École.

D'autre part, en première et en troisième année aucun des candidats aux prix des Travaux pratiques ne s'est présenté aux prix de l'École.

Ces deux observations se résument dans ce fait, que les prix de Travaux pratiques sont seuls, ou à peu près, recherchés des

élèves. Et l'explication en est bien simple : les travaux pratiques étant obligatoires, le nombre des élèves assidus y est plus grand qu'ailleurs. D'autre part, les candidats aux prix sont choisis par les Directeurs des travaux pratiques, d'après le nombre des points obtenus dans différents concours répartis dans le courant de l'année. Ces concours entretiennent entre les élèves laborieux une émulation plus grande et forcent les moins studieux à revenir plus souvent sur les sujets qui leur ont été enseignés. De là une somme de travail plus grande obtenue. Il y a lieu de se demander, dès lors, si la même méthode ne serait pas applicable à l'ensemble de l'enseignement donné par l'École. Plusieurs professeurs pensent qu'il serait utile d'instituer des interrogations dans le courant d'année, un peu semblables à celles qui se font à l'École polytechnique. Peut-être pourrait-on en attendre les bons effets que donnent les concours trimestriels des travaux pratiques.

Il ne m'appartient pas, dans ce rapport, d'insister davantage sur cette idée; mais elle apparaît, m'a-t-il semblé, comme la solution indiquée logiquement par l'étude comparative des résultats obtenus dans les concours et des conditions dans lesquelles ceux-ci se sont effectués. J'ajouterai que de cette étude ressort encore cet enseignement, qu'il est plus que jamais nécessaire de maintenir les concours des Travaux pratiques à un niveau assez élevé, si l'on veut conserver aux récompenses décernées par l'École une réelle valeur.

Ceci posé, j'arrive à l'analyse des différents concours.

1° Prix de l'École.

En première année. La composition écrite comprenait les trois questions suivantes :

1° Classification des métaux. — 2° Piles électriques, description de la pile de Grove. — 3° De l'androcée.

L'épreuve orale comportait : une dissertation sur l'azotate de bismuth et une reconnaissance de vingt-cinq plantes fraîches.

Enfin l'épreuve pratique consistait en une analyse d'une solution aqueuse renfermant : acide chlorhydrique et sulfurique; alumine et magnésie.

Sur 192 élèves, 4 candidats s'étaient fait inscrire pour le concours; 2 seulement ont subi toutes les épreuves.

Le jury décerne le premier prix à M. Gaillard, qui a obtenu 56 points sur 100, et décide qu'il n'y pas lieu de décerner le deuxième prix. Ce très maigre résultat trouverait peut-être une explication dans une trop grande modestie des élèves qui n'ont pas osé affronter le concours. A défaut de cette excuse, il y aurait lieu de porter un augure assez défavorable sur la valeur scientifique de cette première année.

Deuxième année. Épreuve écrite : Benzine et homologues de la benzine ; leurs dérivés. Des Pipérités et de leurs produits.

Deuxième épreuve. Reconnaissance de quarante produits de matière médicale et de dix plantes fraîches, avec dissertation sur l'orseille.

Epreuve pratique de chimie : Dosage du brome dans un bromure de potassium par la pesée du bromure d'argent; analyse qualitative d'un mélange contenant : étain, arsenic, antimoine, cadmium, acide chlorhydrique, acide phosphorique.

Six candidats se sont présentés.

Le premier prix est remporté par M. Thoury, 67 points pour 100 du nombre total.

Le deuxième prix est remporté par M. Lecocq, 62 points pour 100 du nombre total.

Sont cités à la suite MM. Demolon et Vielle.

Troisième année. Épreuve écrite : Les emplâtres. Les Cestoïdes.

Reconnaissance d'animaux, de parties d'animaux et de médicaments composés, avec dissertation sur l'eau de cannelle.

Épreuves pratiques : Détermination de la densité d'un corps. Recherche effectuée avec l'appareil de Marsh sur un liquide provenant d'une destruction organique.

2 candidats se sont présentés. M. Moureu a été jugé digne du premier prix. Proportion des points : 70 pour 100. Le deuxième prix est décerné à M. Viaud, 65,25 pour 100.

PRIX DES TRAVAUX PRATIQUES. Concours définitif.

Première année. Préparation du fer réduit par l'hydrogène, et analyse d'un mélange d'acides arsénieux et phosphorique, d'ammoniaque et de magnésie.

28 candidats ont pris part au concours; ils ont été répartis comme suit:

2 médailles d'or, à MM. Pompanon et Graziani;

2 médailles d'argent à MM. Bluche et Spindler.

Sont cités à la suite MM. Petit (François), David (Paul), Glaize et Allias.

Deuxième année. Concours définitif :

Dosage de l'oxyde de manganèse et dosage d'acide phosphorique par le procédé Chancel.

30 candidats étaient présents.

2 médailles d'or sont décernées à MM. Douilhet et Lafay.

2 médailles d'argent sont décernées à MM. Pouyadou et Chevreau.

Sont cités à la suite : MM. Petit, Denize, Liscoat, Prunier, Lecocq, Guinet, Delevacque.

Troisième année : Physique. Concours définitif :

1° Détermination de la densité d'une vapeur par la méthode Dumas.

2° Détermination de la chaleur spécifique d'un corps solide par la méthode des mélanges.

11 élèves ont pris part au concours ; 2 se sont retirés après la première épreuve ; les propositions définitives ont été les suivantes :

Médailles d'or : MM. Juvin et Gauquelin.

Médailles d'argent : MM. Fiquet et Guérin.

Micrographie. Concours définitif.

Étude de l'appareil secréteur d'un Tagetes et d'un Tragopogon.

Étude d'un Uredo (sur Tussilago farfara).

11 candidats étaient en présence.

2 médailles d'or sont accordées à MM, Derouau et Bidet.

3 médailles d'argent à MM. Dumont, Duhamelet et Jozon.

Sont cités à la suite, MM. Bourgeois et Davielle.

Prix de fondation.

Prix Ménier. — L'École avait proposé comme sujet d'études les *Produits des Asclépiadées.*

Un seul mémoire a été présenté : l'auteur y passe successivement en revue les principaux genres de cette famille, en s'ar-

rêtant plus spécialement aux produits d'usage ordinaire. De nombreuses planches faites avec beaucoup de soin accompagnent les descriptions anatomiques. Le jury a été unanime à reconnaître la valeur des épreuves du candidat. En conséquence le prix Ménier est décerné à M. Grelet, l'auteur du mémoire sur les produits des Asclépiadées.

Prix Desportes. — Les épreuves comportent : Composition écrite : De la reproduction chez les Gymnospermes et chez les champignons.

Reconnaissance de soixante plantes fraîches.

Appréciation des travaux de micrographie effectués dans le courant de l'année.

Épreuve pratique : Étude anatomique de l'étamine du Lilium candidum.

3 candidats se sont présentés, mais l'un deux se retire après l'épreuve écrite ; des deux candidats restants, l'un M. Derouau, obtient une somme de points donnant une proportion de 78, 9 pour 100.

Le jury lui décerne le prix Desportes.

Prix Buignet. — Épreuves : Méthode des densités de vapeur. Spectroscopie.

3 candidats se sont présentés.

M. Lefebvre obtient le premier prix.

M. Finet obtient le deuxième prix.

Prix Lebeault. — Ce prix était affecté cette année à la Zoologie.

Épreuve écrite : Description des insectes qui produisent les galles employées en médecine.

Reconnaissance de parties d'animaux, ou d'animaux usités en matière médicale.

6 candidats se sont présentés. L'épreuve de reconnaissance a été particulièrement désastreuse. 3 candidats seulement prennent part à l'épreuve écrite. En fin de compte, le jury, en présence de la faiblesse générale des épreuves, décide qu'il n'y a pas lieu de décerner le prix Lebeault.

Prix Laroze.

Pas de candidats.

Prix Laillet. — Ce prix était affecté cette année à la Pharmacie.

Epreuve écrite : Altération des médicaments. Reconnaissance de dix médicaments chimiques et de dix médicaments galéniques.

5 concurrents sont en présence. M. Moureu qui obtient une proportion d'environ 73 points pour 100, est désigné par le jury comme lauréat du prix Laillet.

Prix Gobley. — Ce prix, qui est biennal et d'une valeur de 2000 francs, est décerné à l'auteur du meilleur mémoire soit sur un sujet proposé par l'École, soit sur un sujet se rattachant aux sciences pharmacologiques. La désignation d'un sujet par l'École n'exclut pas les travaux spontanés des concurrents, qui sont admis au même titre que les œuvres des candidats ayant traité la question donnée par l'École. Les pharmaciens français et les élèves justifiant au moins de 4 inscriptions sont admis à prendre part à ce concours.

Quatre mémoires ont été envoyés. L'un de chimie pure élucide certains points relatifs aux acides contenus dans les graines. Ce mémoire a été présenté par le candidat comme thèse inaugurale ; il l'a augmentée toutefois de quelques observations nouvelles.

Un second mémoire constitue un fort volume de près de 700 pages, qui représente la première partie d'un ouvrage en cours de publication sur les *alcaloïdes*. Ce travail considérable s'adresse plutôt aux médecins qu'aux pharmaciens. La majeure partie des développements est consacrée aux effets physiologiques des alcaloïdes, à leur emploi thérapeutique, et à la relation très détaillée de nombreuses observations cliniques.

Un troisième mémoire est intitulé *Contribution à l'étude de la dispersion rotatoire*. Il renferme des observations nouvelles qui intéressent à la fois la physique, la chimie et la pharmacie. C'est un travail sérieux, conclut le rapporteur du jury, et qui est susceptible de rendre plus tard de réels services.

Enfin le quatrième mémoire est consacré à la *détermination de l'identité et de la pureté des essences et des corps résineux*. Ce travail, très consciencieux, très étudié et rempli de faits, pèche un peu par l'absence d'originalité. Il laisse également à désirer au point de vue de la critique scientifique.

Après examen, le jury décide de partager le prix entre les auteurs des deux derniers mémoires désignés, MM. Grimbert, pharmacien, et Noël préparateur à l'école supérieure de Pharmacie de Nancy.

Tels sont, Messieurs, les résultats des divers concours. Ils justifient, si je ne me trompe, les observations que j'ai présentées au début de ce rapport.

M. Madoulé, secrétaire de l'École, a terminé la séance en proclamant les noms des lauréats des prix et médailles, qui ont été décernés dans l'ordre suivant :

PRIX DE L'ÉCOLE.

PREMIÈRE ANNÉE.

1er *Prix* (Médaille d'argent. — 30 francs de livres).

M. Gaillard (Louis-René-Léon), né à Membrolles (Loir-et-Cher), le 18 février 1865.

2e *Prix* (Médaille de bronze. — 25 francs de livres).

Non décerné.

DEUXIÈME ANNÉE.

1er *Prix* (Médaille d'argent. — 75 francs de livres).

M. Thoury (Albert), né à Chevrières (Oise), le 27 mai 1863.

2e *Prix* (Médaille de bronze. — 25 francs de livres).

M. Lecocq (René-Joseph), né à Paris, le 9 novembre 1863.

Ont obtenu, à la suite, le plus grand nombre de points : MM. Demolon (Samuel); Vielle (Jean).

TROISIÈME ANNÉE.

1er *Prix* (Médaille d'or de 300 francs).

M. Moureu (François-Charles-Léon), né à Moureux (Basses-Pyrénées), le 19 avril 1863.

2e *Prix* (Médaille de bronze. — 25 francs de livres).

M. Viaud (Théophile), né à Talmont (Vendée), le 26 mai 1862.

PRIX DES TRAVAUX PRATIQUES.

PREMIÈRE ANNÉE.

CHIMIE.

Médailles d'or.

M. POMPANON (Philémon), né à La Clayette (Saône-et-Loire), le 9 juin 1866.

M. GRAZIANI (Emmanuel), né à Paris, le 16 mars 1863.

Médailles d'argent.

M. BLUCHE (Eugène), né à Châteaurenault (Indre-et-Loire), le 8 octobre 1867.

M. SPINDLER (Paul), né à Paris, le 3 mai 1867.

Ont obtenu, à la suite, le plus grand nombre de points :

MM. PETIT (François); DAVID (Paul); GLAIZE (Stéphane); ALLIAS (Antoine).

DEUXIÈME ANNÉE.

CHIMIE.

Médailles d'or.

M. DOUILHET (Jean-Fernand), né à Montchaude (Charente), le 10 juillet 1860.

M. LAFAY (Laurent), né à Saint-Julien-de-Civray (Saône-et-Loire), le 2 février 1861.

Médailles d'argent.

M. POUYADOU (Pierre), né à Laboissière-d'Ans (Dordogne), le 31 décembre 1861.

M. CHEVREAU (Charles), né à Savigny-sur-Orge (Seine-et-Oise), le 16 septembre 1859.

Ont obtenu, à la suite, le plus grand nombre de points :

MM. PETIT (Émile); DENIZE (Albert); LISCOAT (Ambroise); PRUNIER (Georges); LECOCQ (René); GUINET (Joseph); DELEVACQUE (Frédéric).

TROISIÈME ANNÉE.

MICROGRAPHIE.

Médailles d'or.

M. Derouau (Antoine), né à Châtellerault (Vienne), le 7 janvier 1863.

M. Bidet (Jean-Christian), né au Fresne-Camilly (Calvados), le 10 juin 1860.

Médailles d'argent.

M. Dumont (Georges), né à Vailly (Aisne), le 15 mai 1865.

M. Duhamelet (Auguste), né à Fécamp (Seine-Inférieure), le 25 juin 1864.

M. Jozon (Raimond), né à Laon (Aisne), le 23 février 1859.

Ont obtenu, à la suite, le plus grand nombre de points :

MM. Bourgeois (Adrien); Davielle (Norbert).

PHYSIQUE.

Médailles d'or.

M. Juvin (Pierre), né au Creuzot (Saône-et-Loire), le 1er mars 1854.

M. Gauquelin (Léon), né à Paris, le 2 avril 1862.

Médailles d'argent.

M. Fiquet (Edmond-Raoul), né à Forges-les-Eaux (Seine-Inférieure) le 1er mars 1854.

M. Guérin (Frédéric-Eugène), né à Mexico (Mexique), le 27 avril 1863.

PRIX DE FONDATION.

Prix Ménier (600 francs. — Médaille d'argent).

M. Grelet (François-Denis), né à Saint-Aubin-la-Plaine (Vendée), le 23 mai 1863.

Prix Desportes (700 francs).

M. Derouau (Antoine), né à Châtellerault (Vienne), le 7 janvier 1863.

PRIX HENRI BUIGNET.

1er *Prix* (600 francs).

M. LEFÈVRE (Camille), né à Château-Thierry (Aisne), le 7 mai 1864.

2e *Prix* (400 francs).

M. FINET (Alfred), né à Méru (Oise), le 22 janvier 1864.

PRIX LAROZE (500 francs).

Non décerné.

PRIX LAILLET (500 francs).

M. MOUREU (François-Charles-Léon), né à Moureux (Basses-Pyrénées), le 19 avril 1863.

PRIX LEBEAULT (500 francs).

Non décerné.

PRIX GOBLEY biennal (2000 francs).

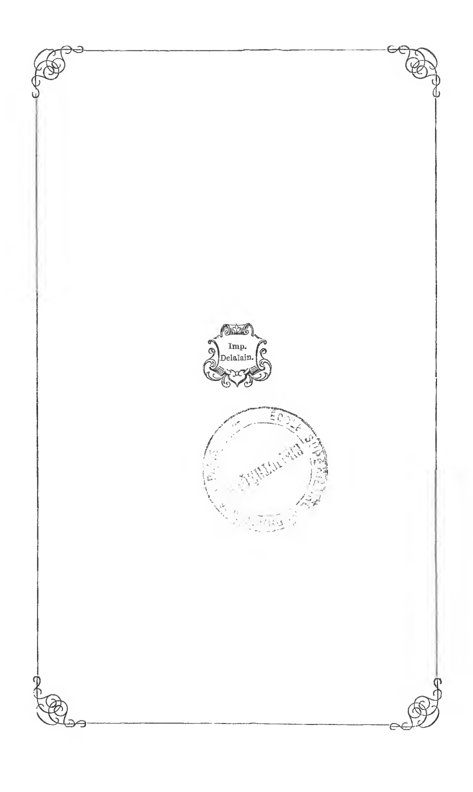
Par délibération spéciale, sur la proposition du jury ratifiée par M. le Ministre de l'Instruction publique, le Conseil de l'École a partagé le prix entre

MM. GRIMBERT (Léon), né à Crépy (Oise), le 14 mars 1860 (1000 fr.); NOËL (Charles), préparateur à l'École supérieure de Pharmacie de Nancy (1000 fr.).





Paris. — Imprimerie DELALAIN frères, rue de la Sorbonne, 1 et 3.


Imp.
Delalain.